

Illuminations d'Arménie

Autor(en): **Méla, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **50 (2007)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-388829>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ILLUMINATIONS D'ARMÉNIE

Pour la première fois en Suisse ont été exposés à la Fondation Martin Bodmer, du 15 septembre au 30 décembre 2007, dans le musée créé en hypogée par Mario Botta, à l'image d'une crypte ou d'un sanctuaire, les trésors enlumnés venus du *Maténadaran*, cette «bibliothèque» mythique, dont l'histoire remonte au V^e siècle et se confond avec celle du patriarcat d'*Etchmiadzine* (nom qui signifie la «descente du Fils unique»), avant qu'elle soit transférée à Erevan en 1939 et réorganisée en 1959 en Institut de recherche scientifique sur les manuscrits anciens. L'histoire de l'Arménie est inséparable de l'écriture et du livre, c'est en quoi elle touche au cœur de la collection que conçut Martin Bodmer avec l'ambition de rassembler les écrits fondateurs qui ont jalonné l'histoire de l'humanité et d'édifier un monument de la mémoire universelle qui soit aussi le lieu par excellence du dialogue des cultures.

Au début du IV^e siècle, lorsque le royaume d'Arménie, alors sous protectorat romain, se trouva exposé à la menace de l'empire perse des Sassanides, eux-mêmes vainqueurs des Parthes au siècle précédent, sa conversion au christianisme fut un choix de résistance au modèle perse et à la religion mazdéenne de l'Iran, une affirmation d'identité ethnique. Elle fut opérée par saint Grégoire «l'Illuminateur», dont le nom donne ainsi son plein sens spirituel à une exposition de livres «enlumnés», et adoptée dès 301 par le roi Tiridate, pourtant installé sur le trône par le persécuteur des chrétiens, l'empereur romain Dioclétien. Mais le martyre de sainte Hrip'simé et des quarante jeunes vierges chrétiennes fut au principe de ce retournement qui décida de l'histoire des Arméniens. 301 est le baptême officiel, la première des trois dates de bénédiction qui ont marqué l'histoire de la première nation chrétienne au monde, avant

que la Géorgie et l'Éthiopie ne deviennent à leur tour des États chrétiens en 330 et que Théodose ne proclame le christianisme religion d'État en 380 dans l'Empire romain (le célèbre Edit de Milan promulgué par Constantin en 313 avait seulement été un édit de tolérance du culte).

Un siècle plus tard, alors que l'Arménie avait été partagée depuis 387 entre l'Empire romain d'Orient à l'Ouest et la Persarménie, sous obédience perse, à l'Est, saint Mesrop Mashtots, un moine traducteur de grec à la chancellerie royale, désireux d'accomplir jusqu'au bout une évangélisation à laquelle résistait le paganisme des régions plus éloignées, eut en 405 dans une vision la révélation d'une écriture qu'il reçut comme un don de Dieu et qu'il transmit tel un nouveau Moïse à son peuple. Cet alphabet de 36 lettres fixa la langue arménienne dans un pays où l'administration recourait à l'arméen pour écrire. Désormais on pouvait traduire la Bible, ce qui fut fait avant 407, et dans les écoles d'Edesse, de Mélitène et de Constantinople, les disciples de Mashtots, appelés plus tard les Saints Traducteurs, s'employèrent à la tâche et dotèrent ce peuple de culture orale d'un impressionnant patrimoine de textes bibliques, patristiques, exégétiques, canoniques et liturgiques, traduits du grec ou du syriaque et désormais écrits en langue arménienne. Le champ des traductions fut vite élargi aux œuvres profanes, comme le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène, et les savants recueillirent encore au siècle suivant, celui de Justinien, de précieux vestiges de la science antique.

Cette invention d'une écriture arménienne rendit possible la christianisation en profondeur de cette terre caucasienne. Intervenue juste avant la chute de leur royauté en 428 et les grandes épreuves du

V^e siècle, elle permit de préserver au long des siècles l'identité d'une nation dont le territoire a depuis toujours servi d'arène aux conflits armés entre les grands empires de l'Antiquité et du Moyen Âge et qui a résisté et survécu, jusque dans l'exil et la *diaspora*, au joug des puissances étrangères: Perses, Arabes, Byzantins, Turcs seldjoukides, Mongols et Tatars, Turcomans (Ottomans sunnites, Safavides chiites, autrement dit Turcs et Persans), et Russes pour finir!

C'est aussi pourquoi compte une troisième date symbolique dans une histoire nationale qui fut vécue comme une prolongation de celle du peuple élu. L'année 451 fut celle de la bataille perdue, mais exemplaire, d'Awarayr, livrée par la noblesse arménienne contre les Perses sassanides, la cohorte de leurs «Immortels» et leurs éléphants de guerre. Les «Saints Compagnons de Vardan» (leur général en chef) y moururent avec leurs guerriers en martyrs de la foi. Après le baptême officiel de 301, le don de l'alphabet en 405, le combat pour la défense de la foi en 451 a scellé le destin arménien. La même année s'était tenu le concile de Chalcédoine qui tranchait le débat christologique en posant le dogme d'«une seule personne en deux natures». L'église arménienne n'avait pu, et pour cause, y participer. Elle ne reconnut pas cette décision et rejeta ce qui lui paraissait un risque de dualisme (auquel elle était d'autant plus sensible qu'elle affrontait l'Iran mazdéen), en affirmant «l'unique nature du Verbe incarné». La rupture avec les églises grecque et latine fut consommée au VI^e siècle lors du synode de Dwin et l'église arménienne devint une église autocéphale, dont l'autorité spirituelle allait incarner la nation arménienne et répondre d'elle dans l'assujettissement et la dispersion.

Au pire moment, quand Turcs et Persans se disputaient une Arménie mise à feu et à sang, c'est l'imprimerie qui favorisa un nouveau sursaut. De 1511 à 1695, alors que son usage était passible de mort dans l'empire ottoman, les imprimeurs arméniens

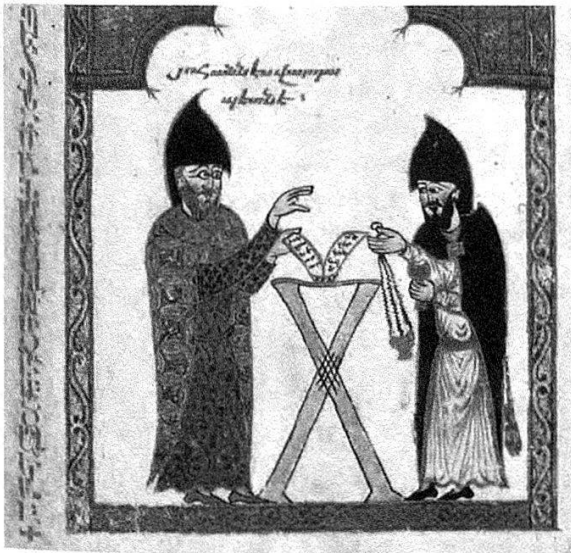
installèrent leurs ateliers typographiques en Europe et, de Venise, Lvov, Livourne, Marseille ou Amsterdam, psautiers, bibles, bréviaires, missels, calendriers, abécédaires, mais aussi historiographies, manuels de commerce, cartes géographiques et dictionnaires affluèrent en Arménie. Invention d'une écriture, entreprises de traductions, prolifération de livres imprimés passant par les relais commerciaux, tels furent les moyens proprement spirituels pour préserver l'âme d'un peuple et renaître des cendres de l'histoire.

Un exemple en est fourni par le beau manuscrit arménien acquis à Londres par Martin Bodmer en 1940. Il comporte 258 folios et contient la lettre d'Eusèbe à Carprien et ses tables de concordance ou canons, les quatre Évangiles, l'Apocalypse et la «Dormition de Jean», section finale des Apocryphes de Jean, identifiée par Mme Valentina Calzolari, professeur d'arménologie à l'Université de Genève. Le manuscrit est daté du 23 décembre 1606 dans un colophon rédigé par son copiste Mikayel de Tokhat (l'ancienne Evdokia, dans l'Arménie mineure à l'ouest). Ce dernier dut quitter la ville à cause des pillages des bandes de *Djalalis* (des Kurdes irréguliers en révolte contre les autorités ottomanes), «qui ont ravagé notre pays», et se réfugia à Istanbul. A une époque de troubles et d'affrontements qui, entre 1512 et 1639, ravagent le pays et le réduisent à la famine, il est remarquable que persiste une activité de copiste. C'est grâce au livre que le peuple arménien a préservé, sous les différentes dominations, sa continuité culturelle.

Plus de 30 000 manuscrits arméniens, copiés pour l'essentiel entre le IX^e et le XVIII^e siècle, ont été conservés de par le monde, notamment à Jérusalem, Venise, Vienne, Paris, Marseille. La plus grande collection est celle du *Maténadaran*, à Erevan. Elle regroupe à elle seule près de 17 000 manuscrits et atteste la richesse de la culture arménienne, qu'il s'agisse des sciences

sacrées ou de celles du savoir profane, les œuvres dites «du dehors», avec Platon, Aristote, Porphyre, Philon d'Alexandrie, les commentateurs de l'École d'Alexandrie, et des textes parfois perdus dont subsiste seule la traduction en arménien. Pareille moisson appartient au patrimoine de l'humanité.

L'histoire de l'Arménie témoigne d'ailleurs de façon exemplaire des échanges et des rencontres entre l'Orient et l'Occident, à leur point de passage ou de friction. Tigrane le Grand avait fondé, au I^{er} siècle avant J.-C., un empire arméno-syrien qui allait du Caucase à la Palestine et de la Méditerranée à la Caspienne. L'Hellade s'y conjoignait à



Portrait du peintre et du commanditaire. On lit les premiers mots de la Genèse dans le livre placé sur le pupitre. Bible de Khizan, Erevan, Matenadaran, ms. 346, f^o 1 v^o. Entre 1390 et 1400; manuscrit réalisé à Vaspourakan (détail).

l'Orient perse, à l'exemple de cette acropole et de ce théâtre grecs situés à l'intérieur de sa capitale qui voisinaient avec un «grand Paradis» de facture et de tradition orientales. Quant au fameux oracle des arbres de la lune et du soleil dont le bruissement avait prédit sa mort au divin Alexandre parti, à l'instar du vieux héros sumérien Gilgamesh, en quête de la plante d'immortalité ou de la Fontaine de jouvence, ce récit, qui eut un immense succès dans les romans

médiévaux du XII^e siècle et au-delà, à travers leur réinvention du personnage en figure typologique de Christ Rédempteur, mort comme lui à 33 ans, reprenait la tradition païenne des platanes du bois sacré de la colline d'Armavir, dans la plaine de l'Araxe, et le souvenir des divinités arméniennes du Soleil (*Arev*) et de la Lune (*Lousin*), elles-mêmes iranisées aux noms du dieu du feu, Mithra, et de la déesse Anahit qui tient son nom d'«Immaculée» d'une rivière de l'Himalaya et que l'on trouve représentée sous les traits d'Aphrodite, conformément au syncrétisme iranogrec caractéristique de l'âge hellénistique. C'est aussi pourquoi la Fondation Martin Bodmer a particulièrement tenu à exposer, grâce à la courtoisie du R. P. Vahan Ohanian, du couvent mékhitariste de San Lazzaro à Venise, le manuscrit 424 de la bibliothèque de la Congrégation, qui fut copié au début du XIV^e siècle par le diacre Nersès, et qui transmet l'*Histoire d'Alexandre le Grand* selon la version romanesque du Pseudo-Callisthène (du III^e siècle de notre ère). Le manuscrit en papier comporte aujourd'hui 128 feuillets, dont 84 présentent des enluminures raffinées (sur un total probable de 130 à l'origine). C'est le plus ancien manuscrit arménien de la légende et on ne connaît dans aucune autre langue de cycle iconographique important de celle-ci qui lui soit antérieur.

Il est certain que dès le IV^e siècle, les traductions à partir du grec et du syriaque enrichissaient l'Arménie de toute la tradition culturelle de la Méditerranée orientale. Un autre saut nous transporte, entre le XI^e siècle et l'année 1375, date de la mort de Léon VI de Lusignan, le dernier roi de Cilicie, dans ce royaume colonisé, puis conservé par les Arméniens à l'époque des Croisades. Fondé, avec l'appui des Byzantins pour fuir les Turcs seldjoukides, cette «Petite Arménie», au-dessus d'Antioche, jouissant d'une façade maritime avec ses villes de Tarse, Adana, Korykos, s'ouvrit à l'influence de l'Occident, par les contacts

avec les nouveaux Etats latins d'Orient et les alliances matrimoniales avec les lignages des seigneurs francs (ainsi des Lusignan), accueillit les marchands italiens, catalans ou provençaux et devint même avec Chypre et Rhodes le dernier refuge où les marchands chrétiens s'approvisionnaient eux-mêmes en épices et en coton.

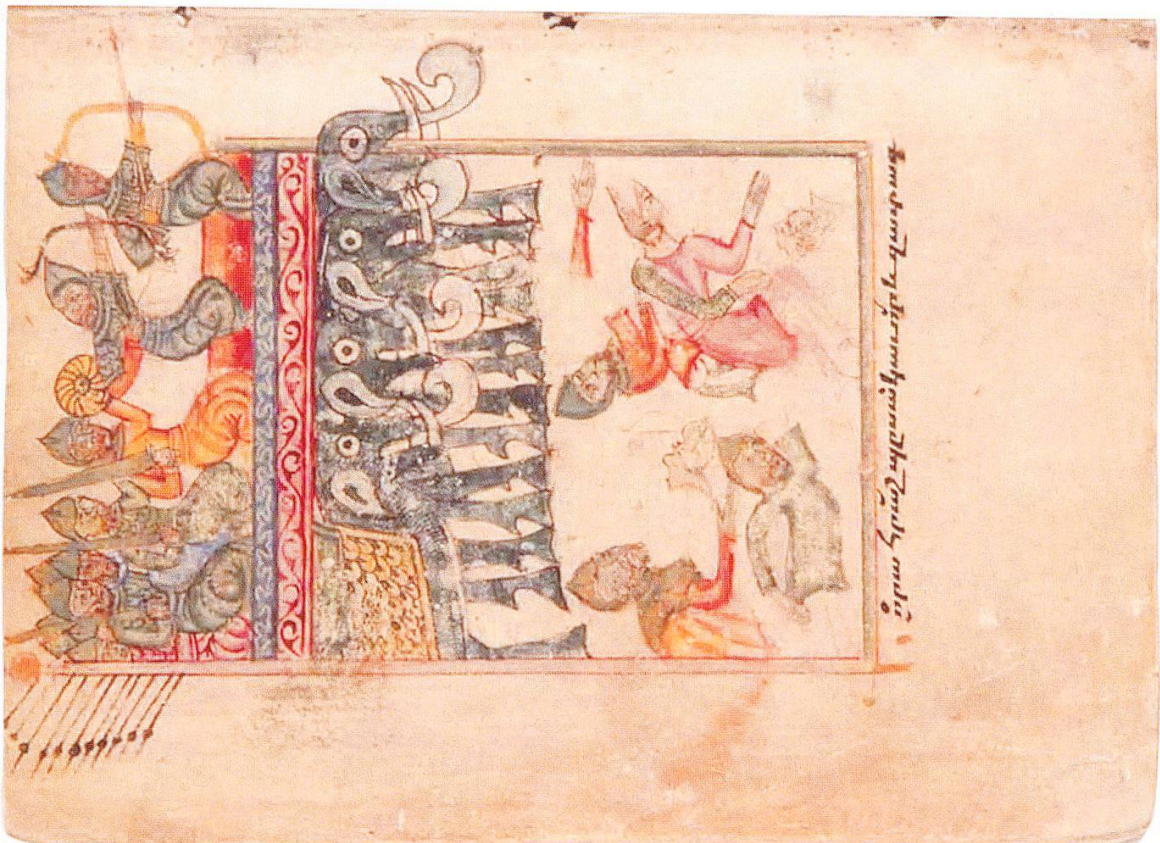
Quant à la *diaspora* arménienne des XVI^e et XVII^e siècles pour Constantinople et la région côtière de la mer Egée, pour la Syrie, les Balkans, la Crimée, le royaume de Pologne-Lituanie, pour les cités marchandes de Venise, Livourne, Ancône ou Marseille, elle fait partie intégrante de l'histoire de nos temps modernes. Il y a en effet une extraordinaire modernité et vitalité du monde arménien. Dans l'exil et la dispersion, de nouvelles élites se formèrent, tandis que commençait l'épopée des marchands et des négociants arméniens sur les grandes voies commerciales, allant de la Chine et des Indes jusqu'à la Russie, la Mer du Nord, l'Europe et la Méditerranée. Ils devinrent une véritable puissance, battant pavillon à l'Agneau pascal et traitant d'égal à égal avec les Etats, Angleterre, Russie, Hollande. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, se créa une élite urbaine arménienne dans l'Empire ottoman, les *amiras*, qui furent les auxiliaires des pachas ou pachas eux-mêmes auprès du Sultan, comme les princes Dadian, au titre de prêteurs, banquiers, architectes de la cour, joailliers du palais, ou dirigeant encore les poudrières ottomanes, gardant le monopole de la frappe des monnaies, important des machines, construisant des chemins de fer. Ils furent, en bref, les véritables entrepreneurs de la Turquie moderne.

Ce panorama que nous ont inspiré les travaux de Jean-Pierre Mahé, membre de l'Institut et directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Etudes de Paris, montre à quel point l'histoire de l'Arménie s'imbrique à notre mémoire et s'élargit à l'horizon du monde. Mais ce qui fait sa force est premièrement d'ordre spirituel. C'est pour-

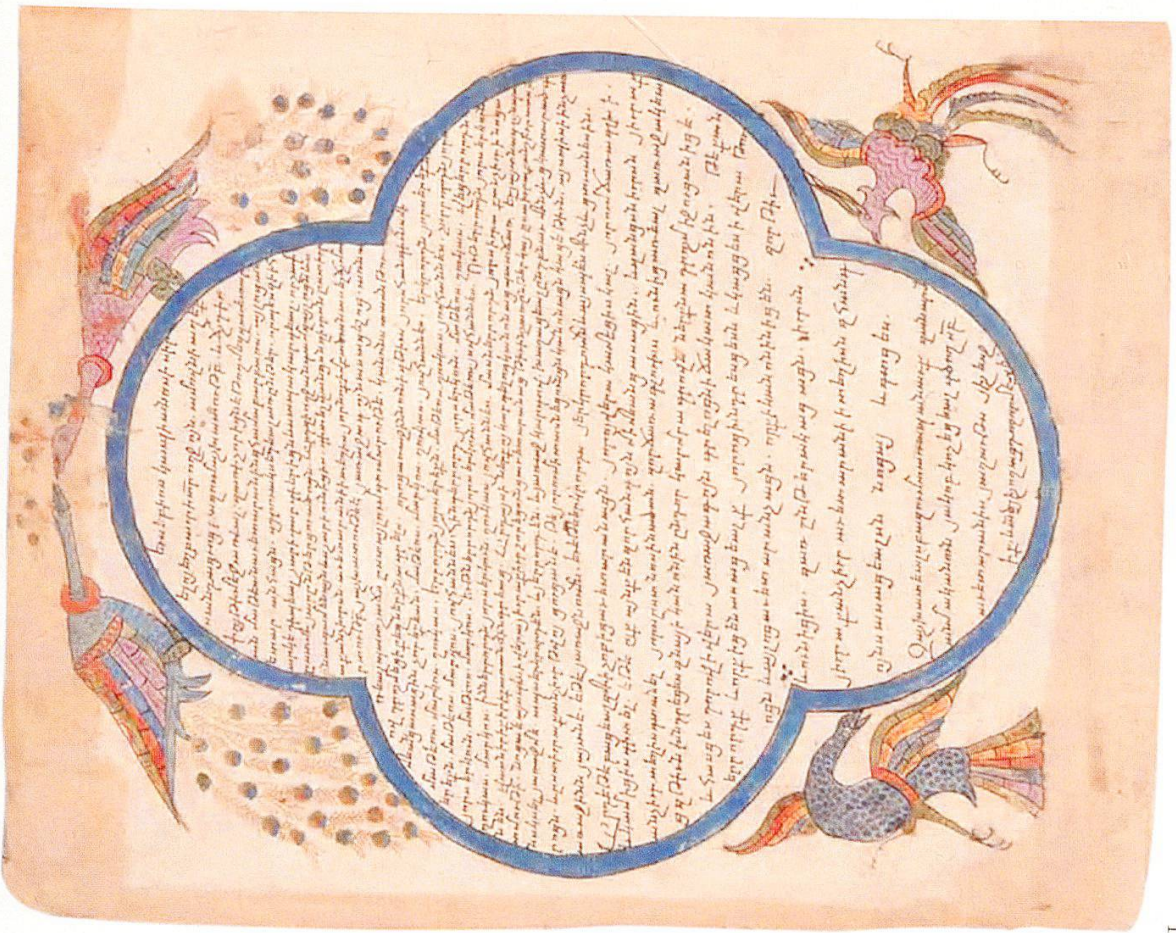
quoi l'exposition des «Illuminations» s'est aussi intitulée «La Croix mystique», cette croix visible sur l'affiche de l'exposition qui a été tirée d'une enluminure du manuscrit 316 d'un Evangile du XIV^e siècle, conservé au *Maténadaran*. L'artiste y a représenté la Cène, à l'intérieur d'un cadre architectural désigné comme «la chambre haute», avec les seuls visages des onze apôtres disposés autour de la table circulaire pour former ce qu'on pourrait appeler une procession de regards aboutissant au Christ, tandis que Judas s'éloigne dans le coin inférieur du cadre, en leur tournant le dos. Les attributs habituels de la table sont remplacés par une grande croix, analogue à celles qui étaient sculptées dans les *khatchkars*, stèles de pierre funéraires dressées dans les cimetières, où la croix symbolise non la mort mais l'arbre de vie, puisqu'on y voit en de fines ciselures des racines rejaillir, en s'entrelaçant, du bout de chacun

LÉGENDES POUR LES ILLUSTRATIONS SUIVANTES

- 1 *Lettre d'Eusèbe à Carpien. Evangile, Erevan, Matenadaran, ms. 3722, f°4v°. 1304; Nakhitchévan; copiste: Yakob.*
- 2 *Bataille d'Awarayr. Hymnaire (Charaknots), Erevan, Matenadaran, ms. 1620, f°295v°. 1482; Bourg d'Akants; copiste: Grigor.*
- 3 *Alexandre rencontre les Gymnosophistes. Le Roman d'Alexandre le Grand, Venise, Bibliothèque de la Congrégation des Pères Mekhitaristes, ms. 424, f°91. 1300-1325; lieu inconnu.*
- 4 *Alexandre affronte le roi Poros. Le Roman d'Alexandre le Grand, Venise, Bibliothèque de la Congrégation des Pères Mekhitaristes, ms. 424, f°89v°. 1300-1325; lieu inconnu.*
- 5 *Jean dictant l'Evangile à Porchore. Evangile de Constantinople, Coligny (Genève), Bibliothèque de la Fondation Martin Bodmer, CB 34, f°174v°. 1606; Istanbul, à la porte de Saint-Nikoghayos.*
- 6 *Cène. Evangile, Erevan, Matenadaran, ms. 316, f°11. XIV^e siècle; Artsakh?*
- 7 *La Résurrection, l'Ascension. Evangile royal de Sis (Cilicie), Erevan, Matenadaran, ms. 5786, f°168. 1336; Sis (Cilicie).*
- 8 *Portrait de Grigor Tat'évatsi entouré de ses disciples. Commentaire sur les Psaumes par Grigor Tat'évatsi, Erevan, Matenadaran, ms. 1203, f°14v°. 1409; Caffa [Théodosie] (Crimée).*

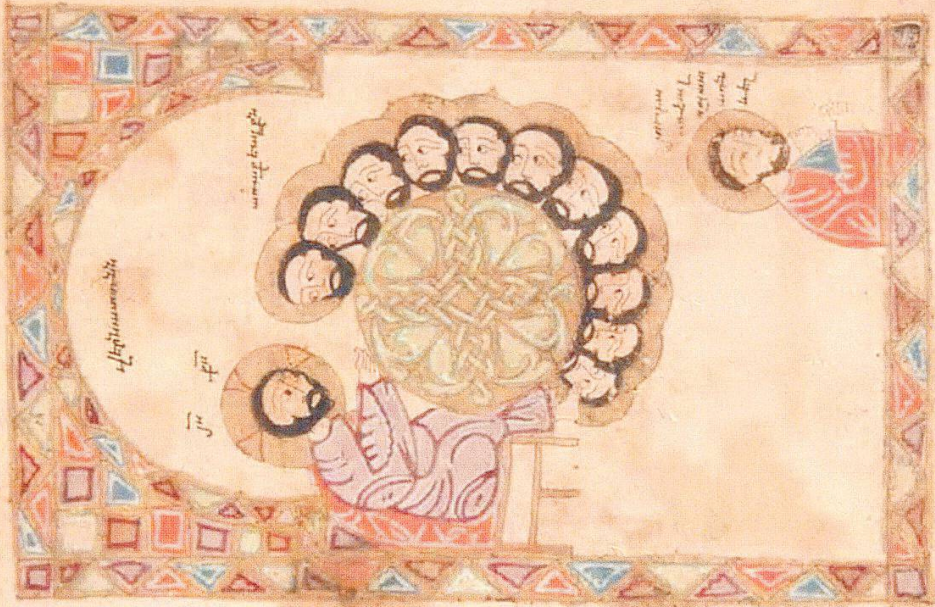


3



1





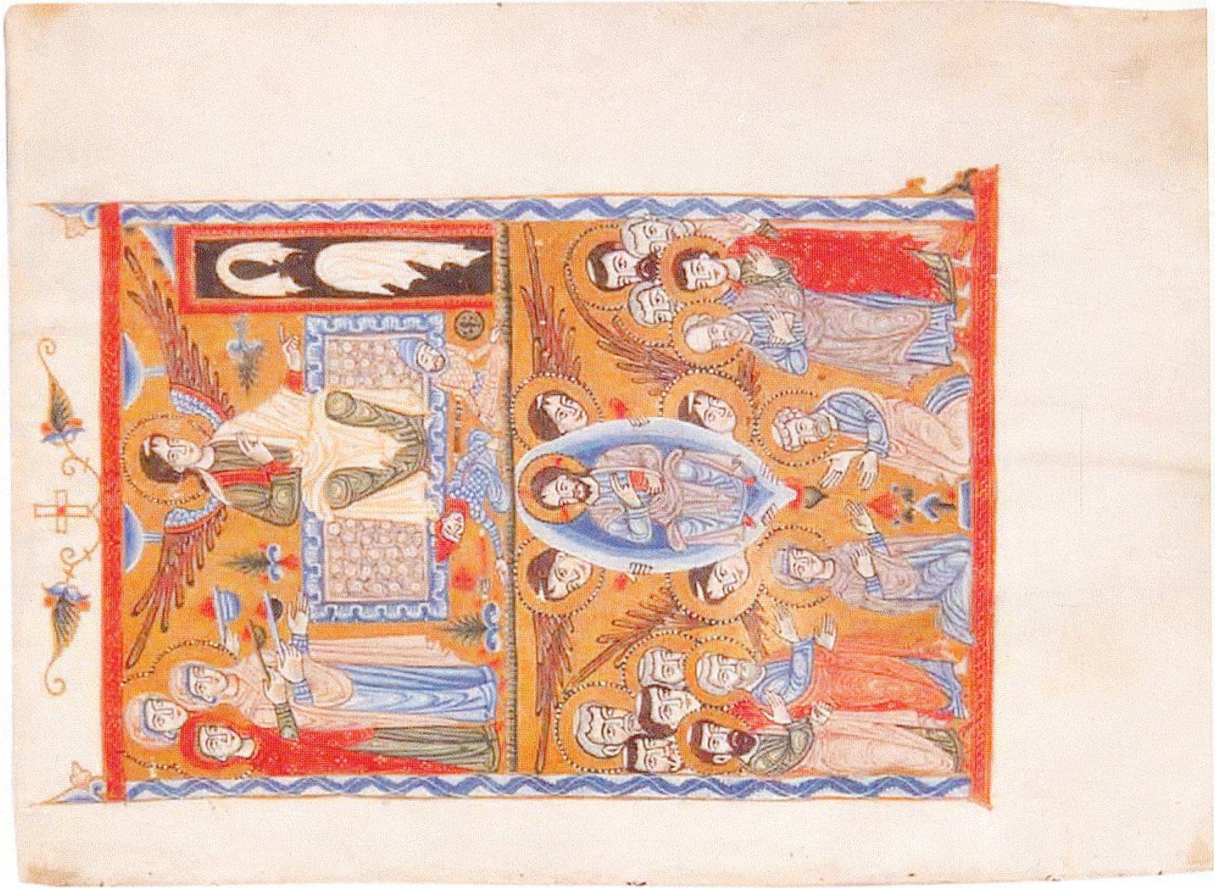
9



5



2



7

des bras, remonter vers le ciel et composer une roue qui est celle de l'éternité.

Or, ce carré dans le cercle par quoi l'humain se trouve saisi dans le divin, conformément à la christologie arménienne qui affirme «l'unique nature du Verbe incarné», ouvrant ainsi la voie d'une divinisation de l'humain, est précisément ce qui fait l'originalité bouleversante des églises arméniennes du VII^e siècle. Cette période, celle de l'Arménie arabe, après que les Arabes eurent détruit en 651 l'Empire sassanide et que l'église arménienne fut placée sous la protection du calife, coïncide avec l'âge d'or de l'architecture et de la sculpture arméniennes. Les bâtisseurs combinèrent les basiliques à plan oblong, orientées vers l'autel du sacrement et les édifices martyriaux à plan centré selon le croisement des bras de la croix. Ils créèrent ainsi des salles à coupoles surélevées dont la circularité inaccessible et proprement divine repose tel un ciel sur les quatre côtés d'un carré terrestre, figurant le volume de la croix dans lequel l'humain dans ses tourments et ses espoirs reste pris. Nous avons demandé à Régis Labourdette, un médiéviste historien de l'art et de l'architecture, ancien producteur à France-Culture et photographe d'art dont l'œil sait voir, de se rendre sur place, dans ce pays dont le génocide a marqué sa famille, pour ressaisir dans l'objectif le mystère de cette tension mystique entre l'Incarnation dans l'humain et l'Ascension vers le divin, que couronne au sein de la coupole la merveille d'une croix en relief inscrite dans tout l'espace de sa courbure. Il en résulte une exceptionnelle suite d'une centaine de photographies originales également exposées, telle une aventure intérieure.

Ainsi l'exposition a-t-elle cherché à conjointre ces deux périodes de la spiritualité arménienne, celle de l'Arménie arabe du VII^e siècle et celle de l'Arménie médiévale des XIII^e et XIV^e siècles, de la «reconquista» autochtone, de la restauration des grands monastères du Nord-Est,

de l'éclat des écoles et des universités rattachées aux monastères, comme Gladzor, la «seconde Athènes», et Tatev, celle encore de l'Arménie cilicienne où l'art du livre atteignit sa plus haute perfection par le luxe du matériau, la beauté de la calligraphie, l'harmonie de la mise en page et l'expressivité de la peinture. A-t-on su capter, l'espace éphémère d'une exposition sur les «arts du livre et de la pierre dans l'Arménie ancienne et médiévale», l'âme d'un peuple inséparablement lié à son paysage de pierres et à sa montagne sacrée, ce Mont Ararat, borne du paradis terrestre, sommet où s'échoua l'Arche de Noé, quand les eaux se retirèrent selon la *Genèse* (8, 1-12)? L'Arménie, se réclamant de la descendance de Japhet, s'inventa comme le berceau de la nouvelle humanité qui peupla la terre après le Déluge. C'est en quoi elle est éternelle.

Le 14 septembre 2007, Mgr. Kude Nacachian, délégué pour l'Europe du catholicos-sat de tous les Arméniens, venu de Paris pour le vernissage, eut, après avoir entonné l'hymne aux Saints Traducteurs, en entrant dans la salle de l'exposition, ces paroles dites d'abord en arménien:

«Nous formons l'espoir qu'aujourd'hui, lorsque le monde est, chaque jour, à recréer et réinventer, afin de continuer à pouvoir vivre ensemble, côte à côte, en nous entraînant, en nous influençant mutuellement, chacun d'entre nous retrouve, et s'inspire des artistes qui ont créé ces merveilles, afin qu'ainsi entrés en communication avec eux, nous puissions, à notre tour, nous aussi, «porter du fruit», «oser», ne plus avoir peur d'être des participants à la nature Divine, réfléchissant ainsi dans celle de Dieu notre propre visage, créé à son image.»

Exposition: du 15 septembre au 30 décembre 2007, du mardi au dimanche de 14 à 18 heures. La Fondation Martin Bodmer, route du Guignard 19-21, 1223 Cologny/Genève.

Catalogue de l'exposition: Valentina Calzolari (dir.), *Illuminations d'Arménie. Arts du livre et de la pierre dans l'Arménie ancienne et médiévale*, Erevan. Fondation Martin Bodmer, 2007, 295 p., 162 illustrations en couleur (ISBN 978 99941 42 70 5), 80 CHF.